
PRIMITIVES CRYPTOGRAPHIQUES

par

Robert Rolland

Résumé. — Nous faisons ici, sans entrer dans les détails, un inventaire des primitives cryptographiques dont nous avons besoin dans la plupart des protocoles cryptographiques. Des détails sur chacune de ces primitives se trouvent dans le livre [2]. Le lecteur pourra aussi trouver des détails sur le site <http://www.acrypta.fr>.

PARTIE I TECHNIQUES D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

1. Introduction

Les *protocoles* sont les structures de la cryptographie qui permettent, en s'appuyant sur des techniques cryptographiques, d'élaborer des programmes complexes permettant, dans les applications concrètes, d'atteindre un ou plusieurs des buts suivants qui concernent la sécurité dans les échanges de données :

- (1) Assurer la confidentialité des données.
- (2) Assurer l'authentification des diverses composantes qui participent à un protocole. Ce peut être des individus, des machines, des serveurs, des parties d'un réseau etc.
- (3) Assurer la signature de messages divers.

- (4) Assurer l'intégrité des données ou tout au moins le contrôle de cette intégrité.
- (5) Assurer la protection du matériel cryptographique lui-même, en particulier des clés, qui comme on s'en doute, sont les secrets qui sont au centre des techniques cryptographiques.
- (6) Prouver qu'on connaît un secret sans rien dévoiler qui permette de le calculer en pratique.

Les *protocoles cryptographiques*, dont les fonctionnements exacts sont précisés dans des *standards* (RFC, PKCS, FIPS, IEEE, ISO, ITU (voir l'annexe 19)) utilisent un certain nombre de *techniques cryptographiques* aptes à assurer les fonctions de base dont ils ont besoin.

Si on veut se faire une idée des techniques généralistes les plus utilisées, il suffit de regarder quelques standards connus, par exemple *openssh*, *gnupg*, *openssl*, *IPSec*, *ISO-18033-2*.

Précisons aussi que la plupart des objets cryptographiques dans les protocoles courants sont dans un format de type *suite d'octets*. C'est le cas des *textes clairs*, des *textes chiffrés*, des *clés publiques*, *clés privées*, *clés secrètes*, des *empreintes*, des *codes d'authentification de message*, des *appendices de signature*. Quand on a besoin de ces données sous une autre forme, par exemple sous forme d'entiers, pour mener à bien un certain nombre de calculs arithmétiques, ou pour avoir des sorties lisibles, on utilise alors des fonctions de traduction ainsi qu'il est expliqué dans [1].

Pour toutes ces raisons, introduisons $B = \{0, 1\}^8$ l'ensemble des octets et B^* l'ensemble des mots construits sur l'alphabet B , c'est-à-dire l'ensemble des suites finies d'octets.

Il faut noter aussi que certaines techniques qui apparaissent sous des noms différents dans la littérature sont parfois très semblables, sinon quasiment identiques, sur le plan formel. Il faut toutefois remarquer qu'en cryptographie l'aspect important de la *réalisation pratique* conduit à distinguer des objets de fonctionnalité équivalente, mais dont la réalisation procède de techniques tout à fait distinctes. L'exemple des générateurs pseudo-aléatoires est de ce point de vue très instructif.

Nous décrivons par la suite, un certain nombre de techniques cryptographiques indispensables à la cryptographie moderne, et nous citons à titre d'exemples, à étudier plus en détail par ailleurs, quelques primitives cryptographiques qui permettent la mise en œuvre de ces techniques.

2. Fonction de hachage cryptographique

Soit k un nombre fixé qui représentera un nombre d'octets. Une fonction de hachage est une application :

$$h : B^* \longrightarrow B^k$$

qui vérifie un certain nombre de propriétés :

- (1) résistance à la préimage : soit $y \in B^k$. Il est impossible en pratique de trouver un x tel que $h(x) = y$.
- (2) résistance aux collisions : il est impossible de calculer en pratique deux éléments distincts u et v tels que $h(u) = h(v)$.

En réalité, une fonction de hachage cryptographique ne peut pas hacher des textes aussi longs qu'on veut. Il y a une limite d'utilisation. Ainsi, on pourrait préciser qu'une fonction de hachage cryptographique est une fonction de $B_{l(k)}^*$ (ensemble des suites ayant au plus $l(k) - 1$ octets) dans B^k .

Prenons à titre d'exemple la primitive de hachage *SHA256* qui pour un message de longueur inférieure à 2^{64} bits fournit une empreinte de 256 bits ($k = 32$, $l(k) = 2^{61}$).

La résistance de cette primitive est pour le moment de l'ordre de 128 (cf. annexe 18). Remarquons aussi que *SHA256* permet de traiter des fichiers de taille inférieure à 2^{31} Go, ce qui permet tout de même des fichiers assez énormes.

Dans cette gamme de fonctions de hachage proposée par le *NIST* (National Institute of Standards and Technology) on dispose de *SHA1* (déconseillé), *SHA224* (pour utiliser avec le *triple DES*), *SHA256* (pour utiliser avec par exemple *AES128*), *SHA384* (pour utiliser avec par exemple *AES192*), *SHA512* (pour utiliser avec par exemple *AES256*).

3. Tirer au hasard un nombre occasionnel

De nombreuses applications ont besoin d'un nombre aléatoire occasionnel, c'est-à-dire qui soit pris de manière isolée, hors d'un contexte de tirage systématique. C'est par exemple le cas quand on veut lors d'un protocole tirer une fois pour toutes *un* nombre qui va servir de valeur initiale : *germe* d'un générateur pseudo-aléatoire, *valeur initiale* d'un chiffrement à clé secrète, *clé secrète de session*, etc. C'est ce qu'on utilise, lorsqu'on fait un tirage de quelques centaines de bits, qui n'est pas relié systématiquement, dans le déroulement du protocole, à de nombreux tirages répétés.

Un tirage occasionnel est souvent obtenu par un processus physique, doublé d'une fonction de correction apte à répartir la « quantité d'aléa » fournie par le processus physique. La plupart des bons systèmes d'exploitation fournissent un « réservoir d'aléa » alimenté par exemple par le mixage de divers apports extérieurs plus ou moins imprévisibles que sont les déplacements, les clics de la souris, les frappes au clavier, les informations de l'horloge, le bruit des composants etc.

Sous le système *linux* par exemple on dispose du périphérique :

/dev/random (ou */dev/urandom*)

qui joue le rôle de ce réservoir.

À titre d'exemple, voici comment on peut procéder sous linux, avec OpenSSL installé :

```
$ head -c 128 /dev/random | openssl dgst -sha256
  -binary > seed.bin
```

On peut voir ce que ça a donné avec `od` :

```
$ od -t x seed.bin
0000000 6026882e a19a8e6b feaabdc3 8bc4eef9
0000020 c441e65d 213adeaf bb383900 f7eca25f
```

on voit les 32 octets (256 bits qui ont été renvoyés). Attention ici les données renvoyés sont des entiers sur 32 bits écrits en hexadécimal dans le mode *little endian*. Autrement dit si on écrit la suite d'octets dans

l'ordre des adresses croissantes on obtient :

`2e, 88, 26, 60, 6b, 8e, 9a, a1, . . . , 5f, a2, ec, f7.`

Si on veut que le fichier renvoyé soit en base64 (voir l'annexe (17.2)) :

```
$ head -c 128 /dev/random | openssl dgst -sha256
  -binary | openssl enc -base64 > seed.b64
```

Dans ces commandes, on a commencé par extraire 128 octets (c'est-à-dire 1024 bits) du périphérique `/dev/random` par « `head -c 128 /dev/random` », puis la commande « `openssl dgst` » est utilisée avec les options « `-sha256 -binary` ». pour effectuer un hachage, ici avec *sha256*, la sortie étant binaire (256 bits). La redirection `>` dirige la sortie dans le fichier binaire « `seed.bin` ».

Si on rajoute dans le *pipe* la commande « `openssl enc` » avec l'option « `-base64` », la sortie binaire précédente est encodée en base64 pour fournir une sortie ASCII. Cette sortie est redirigée dans le fichier affichable « `seed.b64` ».

4. Générateur pseudo-aléatoire

Un générateur pseudo-aléatoire est en général construit à partir d'une fonction mathématique déterministe, qui calcule par récurrence une suite d'états, dont est tirée la suite pseudo-aléatoire. La suite d'états est elle même une suite de valeurs internes cachées. La valeur initiale de l'état est appelée le germe. Si un ennemi ignore la valeur du germe, il doit lui être impossible en pratique, à partir des premiers termes d'une *suite pseudo-aléatoire cryptographique*, de prévoir le terme suivant. Cette propriété, grâce au théorème de Yao (voir un exposé dans [6]) est en un certain sens équivalente au fait qu'il doit être en pratique calculatoirement impossible de distinguer une répartition de bits construits avec le générateur pseudo-aléatoire, d'une répartition purement aléatoire.

Un cas typique est celui où on dispose d'une fonction f et d'une fonction à sens unique F qui produit 1 bit. À partir du germe s_0 on calcule une suite cachée d'états : $s_k = f(s_{k-1})$, et la suite pseudo-aléatoire $x_k = F(s_k)$.

Voici l'exemple du générateur de Blum-Blum-Shub :

On se donne un produit $n = pq$ de deux grands nombres premiers de Blum (de la forme $4k + 3$) où p et q sont gardés secrets. On calcule alors à partir d'un germe $1 \leq s_0 < n$, nombre au hasard occasionnel, gardé lui aussi secret les états successifs s_k par la formule de récurrence :

$$s_{k+1} = s_k^2 \pmod n.$$

De l'état s_k (qui est une valeur interne secrète) on tire le k^{ieme} bit u_k de la suite pseudo-aléatoire en prenant le bit de poids faible de s_k :

$$u_k = \text{lsb}(s_k) = s_k \pmod 2.$$

Le germe lui-même est construit en utilisant un procédé décrit dans le paragraphe 3. Par exemple pour le générateur de Blum-Blum-Shub, comme on a intérêt pour diverses raisons à avoir dès le début un germe s_0 qui soit un résidu quadratique modulo n , on peut par exemple construire un nombre occasionnel a de 256 bits, ainsi qu'on l'a fait au paragraphe 3, puis prendre $s_0 = a^4 \pmod n$. La taille initiale de a permet d'éviter toute attaque par force brute, et la construction de s_0 assure que c'est bien un résidu quadratique.

Ce générateur ne peut pas convenir, à cause de sa lenteur relative, pour l'utilisation principale d'un *véritable* générateur pseudo-aléatoire construit spécifiquement pour cette utilisation, c'est-à-dire pour la génération en temps réel d'un flot de bits pouvant servir par exemple à du chiffrement par flot et qui iraient plus vite que du chiffrement par bloc.

Pour des applications où le flot de bits créé n'a pas besoin d'être aussi volumineux ni aussi rapide, on peut réaliser des générateurs pseudo-aléatoires avec des circuits de chiffrement par bloc ou des fonctions de hachage (cf. par exemple la construction de KDF).

Cependant, on préfèrerait avoir des procédés spécifiques qui peuvent travailler réellement par flot et non par bloc. Hélas, en l'état actuel, ce type de circuit n'est pas (encore) très conseillé (voir par exemple les failles du protocole WEP, utilisé au début du Wi-Fi ([2, pp. 197-205], ainsi que l'analyse faite par la DCSSI [3, page 18]). Il existe cependant actuellement une étude en cours très sérieuse

<http://www.ecrypt.eu.org/stream/>

dont on espère qu'elle aboutira à produire des circuits dont la résistance aura été solidement éprouvée.

5. Générateur de masque ou de clé (KDF)

C'est en quelque sorte un générateur pseudo-aléatoire, en ce sens qu'à partir d'une suite d'octets (qu'on peut considérer comme un germe) on récupère une suite d'octets pseudo-aléatoire d'une longueur donnée. Cependant en général, compte tenu de la taille de la sortie, il n'est pas indispensable d'avoir une fonction de générateur de flot aléatoire spécifique. Une construction à l'aide d'une fonction de hachage convient parfaitement.

Un générateur de masque est aussi proche d'une fonction de hachage dans la mesure où à partir d'une suite d'octets en entrée, on récupère une suite d'octets de taille donnée, à part ici que la taille peut être variable. De manière plus formelle un générateur de masque est une application H de $B^* \times \mathbb{N}$ dans B^* qui à une suite finie d'octets x et à un entier n , fait correspondre une suite d'octets $H(x, n)$ de longueur n .

Un générateur de masque est aussi appelé un *KDF* (Key Derivation Function) car il permet de construire à partir d'une suite d'octets, une ou plusieurs clés de taille donnée.

Voici une façon classique de construire un générateur de masque H à partir d'une fonction de hachage h . Notons t la taille en octets de l'empreinte calculée par cette fonction de hachage :

$$t := \text{TailleOct}(h(u)).$$

La valeur de $H(x, n)$ se calcule de la façon suivante :

(1) on pose :

$$k = \left\lceil \frac{n}{t} \right\rceil$$

(2) pour $0 \leq j \leq k - 1$ on note y_j la suite de 4 octets dont la valeur correspondante en nombre entier est le nombre j . c'est-à-dire par exemple :

$$y_0 = 00000000000000000000000000000000,$$

obtenir le texte chiffré :

$$c_1, c_2, \dots, x_n, \dots, \quad \text{où } c_i = b_i \oplus x_i.$$

6.1.2. Chiffrement par bloc. — Pour décrire le chiffrement par bloc, il faut distinguer deux parties :

- (1) Le circuit proprement dit qui lorsqu'on lui fournit une clé secrète k et un bloc de texte clair b (bloc de la taille exacte de l'entrée du circuit) renvoie un bloc chiffré $c = \mathcal{F}(b, k)$ et qui réciproquement, si on lui fournit un bloc chiffré c et la clé secrète k renvoie le bloc de texte clair b . Bien entendu, tout est public sauf la clé secrète (et le texte clair!!).
- (2) Le mode d'utilisation du circuit qui explique comment on chiffre un texte clair en le découpant en blocs et en effectuant un certain nombre d'autres opérations.

La taille des clés recommandée actuellement est 128 bits ou même 256 bits pour une sécurité de très haut niveau. En l'état actuel, une clé de 80 bits résiste encore, mais il faut prendre des précautions si on veut chiffrer des documents ayant une longue durée de vie. Si dans un futur plus ou moins lointain, un circuit est cassé, tous les chiffrés que « l'ennemi » aura conservés seront accessibles. Un autre paramètre importance est la taille du bloc de données traitée par le circuit. Là aussi une taille de 128 bits est conseillée. Nous pouvons citer par exemple les circuits *AES128* (128 bits de clé, 128 bits de données), *AES256* (256 bits de clé, 128 bits de données).

Le *NIST* décrit dans son standard de chiffrement par bloc plusieurs modes d'utilisation. Nous nous contenterons d'indiquer ici le plus utilisé : *CBC* (cipher block chaining) ainsi qu'un autre mode très simple, très efficace et très sûr, bien adapté au nouveau standard *AES*, le mode *CTR* (counter). Si le texte clair n'a pas exactement la taille qu'il faut afin que le découpage en blocs tombe juste, on procèdera au *padding* de manière à avoir un nombre exact de blocs.

On remarque que le mode *CTR* simule à peu près un chiffrement à flot, le masque étant construit par chiffrement du compteur.

(1) Cipher Block Chaining Mode : CBC

Le chiffrement. Le texte clair est découpé en blocs P_i de taille t_d . En plus du texte clair $P = P_1P_2 \cdots P_k$, on a besoin là encore d'un bloc initial tiré aléatoirement C_0 . On calcule alors successivement

$$\begin{aligned} C_1 &= \mathcal{E}_K(C_0 \oplus P_1), \\ C_2 &= \mathcal{E}_K(C_1 \oplus P_2), \\ &\dots = \dots\dots\dots, \\ C_k &= \mathcal{E}_K(C_{k-1} \oplus P_k). \end{aligned}$$

Le message chiffré est alors $C = C_0C_1C_2 \cdots C_k$.

Le déchiffrement. Il s'effectue en calculant successivement

$$\begin{aligned} P_1 &= \mathcal{D}_K(C_1) \oplus C_0, \\ P_2 &= \mathcal{D}_K(C_2) \oplus C_1, \\ &\dots = \dots\dots\dots, \\ P_k &= \mathcal{D}_K(C_k) \oplus C_{k-1}. \end{aligned}$$

(2) Counter Mode : CTR

Le chiffrement. Le texte clair est découpé en blocs de taille t_d . Dans ce mode on dispose d'un compteur de taille t_d . On tire au sort une valeur initiale CTR_1 pour ce compteur. On calcule alors

$$Z_1 = \mathcal{E}_K(CTR_1) \quad C_1 = P_1 \oplus Z_1.$$

Puis on incrémente le compteur, c'est-à-dire qu'on calcule

$$CTR_2 = CTR_1 + 1 \pmod{2^{t_d}}.$$

Plus généralement, on calcule successivement

$$\begin{aligned} CTR_i &= CTR_{i-1} + 1 \pmod{2^{t_d}}, \\ Z_i &= \mathcal{E}_K(CTR_i), \\ C_i &= P_i \oplus Z_i. \end{aligned}$$

Le texte chiffré transmis est constitué de la valeur CTR_1 du compteur suivi des blocs $C_1C_2 \cdots C_k$.

Le déchiffrement. Il se fait en calculant successivement à partir de la valeur initiale du compteur

$$\begin{aligned} Z_i &= \mathcal{E}_K(CTR_i), \\ P_i &= C_i \oplus Z_i, \end{aligned}$$

$$CTR_{i+1} = CTR_i + 1 \pmod{2^{td}}.$$

On trouvera ainsi dans des applications telles que *openssl*, des dénominations de chiffrement, telles que *AES128-CBC*.

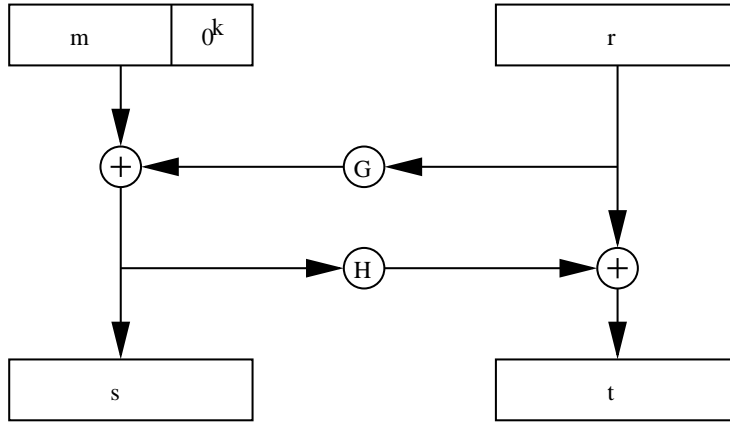
6.2. Clé publique. — Pour le chiffrement à clé publique, chaque utilisateur X possède une paire de clés : la clé publique e_X mise à la disposition de tous (sur un serveur par exemple) et la clé privée d_X connue seulement de son propriétaire X . On dispose alors de deux fonctions publiques, une fonction de chiffrement \mathcal{E} qui permet à tout le monde de chiffrer un message x à destination de l'utilisateur X en calculant $y = \mathcal{E}(x, e_X)$ et une fonction de déchiffrement \mathcal{D} qui permet à X de déchiffrer grâce à sa clé privée en calculant $x = \mathcal{D}(y, d_X)$. Cette technique, qui s'applique à des messages courts, à cause de la relative lenteur des primitives cryptographiques correspondantes, sert essentiellement à échanger des clés.

6.2.1. RSA. — La primitive de chiffrement à clé publique le plus connu est *RSA*. Il est basé sur la difficulté de la factorisation. On n'insistera pas sur l'aspect mathématique de *RSA*, qui doit être étudié en profondeur dans un autre cadre.

Là encore la primitive de base ne suffit pas. Pour chiffrer proprement avec *RSA*, il ne suffit pas de prendre le message et de lui appliquer la fonction de chiffrement *RSA*. D'une part, ceci conduirait à un chiffrement déterministe, c'est-à-dire que si on chiffre deux fois le même message on obtient deux fois le même chiffré, ce qui peut avoir des inconvénients, d'autre part, dans le cas de messages très courts on risque des attaques spécifiques, puisqu'on ne bénéficie plus de la totale diversité fournie par la taille de l'espace des messages proposée en théorie par *RSA*. Il convient donc de préparer le message à chiffrer par une phase dite « phase de padding (bourrage en français) ».

En 1994, M. Bellare et P. Rogaway ont introduit le système *OAEP* (Optimal Asymmetric Encryption Padding) qui permet cette phase de padding.

OAEP est un moyen de préparer le message à chiffrer ("padding" du message) qui n'est pas spécifique à l'encapsulation d'une clé, mais qui peut être employé pour un chiffrement asymétrique général.



Le message m est rallongé en un message M (sur le dessin on a rajouté des 0, mais ça peut être autre chose). Un nombre aléatoire r est tiré au sort. On dispose par ailleurs d'une fonction publique de hachage H et d'un *générateur de masque* (ou *KDF*) public G . La fonction H peut bien entendu être remplacée sans inconvénient par un générateur de masque. On calcule alors :

$$s = G(r) \oplus M,$$

$$t = H(s) \oplus r.$$

Le message encodé est alors la concaténation $x = s||t$. Le chiffré est

$$y = RSA_e(x).$$

Le déchiffrement s'effectue à partir de y en calculant d'abord x par déchiffrement *RSA* :

$$x = RSA_d(y).$$

Ensuite les valeurs s et t dont on connaît les longueurs respectives sont extraites de x . On calcule alors :

$$r = H(s) \oplus t,$$

$$M = G(r) \oplus s.$$

Le message m est extrait de M .

Pour terminer sur *RSA*, disons que la primitive elle-même peut craindre quelques attaques dans des cas qu'on peut contrôler, par exemple :

- (1) Les facteurs p et q du module n sont trop proches.
- (2) $p - 1$ (ou $q - 1$) est friable, c'est-à-dire n'a que des petits facteurs premiers.
- (3) L'exposant de chiffrement d est petit (par exemple sa taille en nombre de bits a moins du quart de la taille du module n).

6.2.2. Elgamal. — Le chiffrement d'*Elgamal* est lui, basé sur la difficulté du problème du logarithme discret. Il est utilisé dans certains contextes, notamment dans des protocoles de vote électronique par exemple à cause de la possibilité de modifier « en vol » un chiffré sans compromettre son déchiffrement par le destinataire.

Soit q un nombre premier de Sophie Germain c'est-à-dire tel que $p = 2q + 1$ soit aussi un nombre premier. On supposera que p soit assez grand (par exemple 2048 bits) pour que le problème du logarithme discret soit difficile dans le groupe multiplicatif $G = \mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$. On ne sait pas prouver grand chose sur les nombres de Sophie Germain. En particulier on ne sait même pas s'il y en a une infinité. Mais on arrive toujours en temps raisonnable, à tirer un tel nombre au hasard. Comme $p - 1 = 2q$ les seuls ordres possibles pour les éléments de $\mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$ sont 1, 2, q et $2q$. Il y a un seul élément d'ordre 1 (c'est 1) et 1 élément d'ordre 2 (c'est -1 , c'est-à-dire $p - 1$). Ces éléments là sont reconnaissables. Les autres sont d'ordre q ou d'ordre $2q$. Si on tire au sort un élément de $1 < \alpha < p - 1$ il y a une chance sur deux qu'il soit d'ordre q (pour tester, on élève à la puissance q par l'algorithme square and multiply). On va donc rapidement arriver à construire un élément α d'ordre q . Notons H le sous-groupe de G engendré par α . Remarquons que H est le sous-groupe des résidus quadratiques. On tire au sort une clé privée $1 \leq a < q$. La clé publique est $\beta = \alpha^a$. Si on a un texte clair $0 \leq m < q$ à transmettre, alors ou bien $m \in H$, et on le laisse tel quel, et on pose $x = m$, ou bien m n'est pas un résidu quadratique, mais alors $p - m$ en est un et on pose

$x = p - m$. C'est x (qui lui est dans H) qu'on va chiffrer en calculant :

$$\begin{aligned}y_1 &= \alpha^k \pmod{p}, \\y_2 &= x\beta^k \pmod{p},\end{aligned}$$

où k est un nombre tiré au sort qu'on ne doit pas réutiliser. Le destinataire, qui bien entendu est le propriétaire et la clé secrète a , peut donc calculer :

$$z = y_1^a \pmod{p} = \beta^k \pmod{p}.$$

Une fois qu'il a calculé z , il obtient :

$$x = y_2 z^{-1} \pmod{p}.$$

Il lui suffit maintenant de tester si $0 \leq x < q$ ou si $q \leq x < p$ pour savoir si $m = x$ ou si $m = p - x$.

7. Échange de clé

Une primitive de chiffrement à clé publique peut servir à l'échange d'une clé secrète. Cependant plusieurs protocoles préfèrent utiliser des méthodes spécifiques (échange de clé de Diffie-Hellman par exemple) qui sont souvent mieux à même d'assurer plus de sécurité rétroactive. Nous parlerons donc de deux techniques d'échange de clé :

- (1) Diffie-Hellman.
- (2) *KEM* : key encapsulation mechanism.

7.1. Échange de clé de Diffie-Hellman. — Il s'agit donc, comme il est exigé par de nombreux protocoles, d'échanger entre deux interlocuteurs A et B une clé secrète K de taille t octets. Pour cela A et B disposent d'un groupe cyclique fini G et d'un générateur a de ce groupe (les éléments de G sont donc, si on note multiplicativement l'opération du groupe, $1, a, a^2, \dots, a^{s-1}$ où s est l'ordre de G). Prenons par exemple pour G le groupe multiplicatif $(\mathbb{Z}/p\mathbb{Z})^*$ où p est un grand nombre premier et a un élément générateur de ce groupe (mais ça pourrait être aussi un générateur d'un grand sous-groupe de $(\mathbb{Z}/p\mathbb{Z})^*$).

Voici comment se passe (de manière schématique) l'échange. Les calculs indiqués sont faits dans le groupe G , donc dans notre exemple modulo p .

- Données publiques : le groupe $G = (\mathbb{Z}/p\mathbb{Z})^*$, un générateur a de ce groupe, un générateur de masque h .
- A tire au sort un entier n tel que $1 < n < p - 1$ et le garde secret.
- A envoie a^n à B (calcul fait dans le groupe, donc ici modulo p).
- B tire au sort un entier m tel que $1 < m < p - 1$ et le garde secret.
- B envoie a^m à A .
- A calcule $s = (a^m)^n$.
- B calcule $s = (a^n)^m$.
- A et B disposent maintenant même s

Rappelons que les calculs sont faits modulo p bien sûr. Le nombre s est à peu près de la taille de p et doit certainement être adapté à la taille de la clé commune convoitée. Ceci est fait grâce au générateur de masque :

$$K = h(s, t)$$

où t est la taille en octets de la clé secrète cherchée K .

7.2. Le système *RSA-KEM*. — Le système *RSA-KEM* utilise un entier positif *KeyLen* qui représente la longueur en octets de la clé secrète à encapsuler ainsi qu'un algorithme *RSASKeyGen* de génération de couple de clés *RSA* et un générateur de masque (ou Key Derivation Function) *KDF*.

On doit donc avant toute chose avoir établi un système *RSA* de paramètres (n, e, d) (module n , exposant public e , exposant privé d). On note $\mathcal{L}(n)$ la taille de n en octets.

RSA-KEM définit alors deux algorithmes : *RSA-KEM.Encrypt* (n, e) et *RSA-KEM.Decrypt* (n, d, C) . Le premier encapsule une clé secrète en utilisant le chiffrement *RSA* de clé publique (n, e) . Le deuxième retrouve la clé secrète encapsulée dans C en utilisant le déchiffrement *RSA* de clé privée (n, d) .

7.2.1. Encapsuler la clé secrète. —

L'algorithme *RSA-KEM.Encrypt* (n, e) fonctionne de la manière suivante :

- 1) On génère au hasard un nombre $r \in [0..n[$.
- 2) On chiffre ce nombre avec *RSA* : $v = \text{RSA}_{(n,e)}(r)$.

3) On transforme ce nombre en suite d'octets de taille $\mathcal{L}(n)$ octets :

$$C = I2OSP(v, \mathcal{L}(n))$$

4) On calcule la clé secrète $K = KDF(I2OSP(r, \mathcal{L}(n)), KeyLen)$.

5) On dispose donc de C et K .

Remarque : bien entendu, seul C est destiné à être transmis au destinataire.

7.2.2. *Décapsuler la clé secrète.* —

1) À partir de C on retrouve r puis $I2OSP(r, \mathcal{L}(n))$ par déchiffrement *RSA* utilisant la clé privée (n, d) .

2) On calcule $K = KDF(I2OSP(r, \mathcal{L}(n)), KeyLen)$.

3) On dispose de K .

8. Signature

La signature est une primitive cryptographique qui garantit l'intégrité d'un message, fournit l'authentification du signataire et assure la non-répudiation. Chaque utilisateur X dispose d'une clé publique e_X et d'une clé privée d_X . On dispose aussi d'une fonction de hachage publique h . Lorsque X veut signer un message x , il utilise sa clé privée et la fonction publique de signature \mathcal{S} pour calculer l'appendice $s = \mathcal{S}(h(x), d_X)$. Il transmet alors le couple (x, s) constitué du message x et de l'appendice s . Tout le monde peut vérifier que la signature est valide en utilisant la fonction publique de vérification \mathcal{V} et la clé publique de X , par le calcul de $\mathcal{V}((x, s), e_X)$. La signature peut être utilisée pour s'authentifier par signature de messages tests envoyés par le correspondant. Le standard *DSS* (Digital Signature Standard) du *NIST* décrit un standard de signature qui prévoit l'emploi au choix d'une des primitives de base suivantes :

- (1) Signature *RSA* basée sur le système *RSA* qui utilise la difficulté du problème de la factorisation.
- (2) Signature *DSA* (Digital Signature Algorithm) qui utilise la difficulté du problème du logarithme discret dans un groupe multiplicatif $\mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$, et qui est une variante de la signature d'Elgamal.

(3) Signature *ECDSA* (Elliptic Curve Digital Signature Algorithm) qui utilise la difficulté du problème du logarithme discret sur le groupe des points d'une courbe elliptique.

9. Code d'authentification de message

Les MAC (ou encore fonctions de hachage à clé secrète) permettent à un utilisateur de s'authentifier et en même temps d'assurer l'intégrité d'un message auprès d'un correspondant qui partage la même clé secrète que lui. On peut construire un MAC avec un circuit de chiffrement à clé secrète. Mais on préfère souvent utiliser un circuit spécifique. Les primitives MAC sont aussi appelées des fonctions de hachage à clé secrète. Cela décrit en effet très bien leur fonctionnement. Un mac peut être considéré comme une fonction de $B^* \times B^k$ dans B^n qui à une suite finie d'octets et une clé secrète fait correspondre un bloc de taille fixée n octets. Bien entendu, en pratique la taille de l'entrée, comme pour une fonction de hachage, est limitée. Le circuit *AES* utilisé en mode *CBC*, pour lequel on ne garde que la valeur initiale et le dernier bloc, fournit un très bon MAC.

PARTIE II

TECHNIQUES PLUS SPÉCIALISÉES

10. Généralités

Il s'agit ici de décrire quelques autres techniques cryptographiques qui, en collaboration avec les techniques générales décrites dans la partie I, sont employées dans des protocoles plus spécialisés, comme par exemple le vote électronique ou encore la monnaie numérique. Nous ne décrivons pas ici ces protocoles, qui pour certains ne sont pas encore à ce jour satisfaisants, et qui sont encore actuellement sujets de recherche. Les techniques que nous décrivons ici peuvent aussi, quoiqu'à la base de protocoles plus complexes, être considérées comme des protocoles rudimentaires. Nous

sommes ici à la frontière entre *primitive cryptographique* et *protocole*. Cette partie doit beaucoup à [4] et à [7].

Les techniques suivantes nous semblent importantes, notamment pour les applications au vote électronique ou à la monnaie numérique :

- (1) La signature en aveugle.
- (2) Les preuves à divulgation nulle.
- (3) Les mises en gage.
- (4) Le chiffrement homomorphique
- (5) Le partage de secret
- (6) Le mix net

11. La signature en aveugle

La signature en aveugle consiste à faire signer un document à une autorité, sans que l'utilisateur qui obtient cette signature puisse être tracé. En particulier :

- (1) L'autorité ne peut pas prendre connaissance du document au moment de la signature.
- (2) Si le document signé revient à la vue de l'autorité, celle-ci ne pourra pas déterminer dans quelles circonstances elle a signé ce document. En particulier, elle ne pourra pas dire qui lui a demandé de signer ce document.

Parfois on demandera aussi une fonction qui empêche le *rejeu* d'un document signé.

11.1. Signature en aveugle simple. — Voici une description fonctionnelle : $x \in D$ est un document, h est une fonction de hachage,

$$h : D \rightarrow \{0, 1\}^k.$$

On dispose aussi d'une fonction de *camouflage* g de deux variables

$$g : R \times \{0, 1\}^k \rightarrow D'$$

qui à tout alea $r \in R$ et tout haché $y \in \{0, 1\}^k$ fait correspondre un texte à signer $g(r, y)$. Soit par ailleurs S la fonction de signature de l'autorité. On suppose que :

- (1) La fonction g est facilement calculable.
- (2) Connaissant $g(r, y)$ il est quasi-impossible de déterminer les valeurs de r et de y .
- (3) Connaissant r et $S(g(r, y))$ il est facile de trouver $S(y)$.

Dans ces conditions, voici comment peut se présenter une signature en aveugle :

- (1) L'utilisateur U veut faire signer le document x . Il calcule donc $y = h(x)$.
- (2) L'utilisateur U tire au sort un alea r puis calcule :

$$z = g(r, y) = g(r, h(x)).$$

- (3) L'utilisateur U fait signer z par l'autorité A :

$$s' = S(z) = S(g(r, h(x))).$$

- (4) L'utilisateur U obtient ainsi :

$$s' = S(g(r, h(x))) = g(r, S(h(x))).$$

Puisqu'il connaît aussi r il peut calculer

$$s = S(h(x)).$$

Le couple (x, s) constitue un document muni d'une signature valide de l'autorité.

Même si l'autorité maintient une base de tous les documents qui lui ont été présentés, elle ne pourra jamais retrouver trace du couple (x, s) dans sa base (sauf évidemment si la base ne contient qu'une signature!).

Si on choisit comme fonction de signature, une signature *RSA* de module n , d'exposant public e et d'exposant privé d . Alors on peut choisir comme fonction g :

$$g(r, y) = r^e y.$$

Dans ce cas l'utilisateur tire au sort un entier r premier avec n puis calcule $r^e h(x)$. Il obtient de l'autorité :

$$S(g(r, y)) = (r^e y)^d \pmod n = r S(y) \pmod n.$$

Connaissant r et $S(g(r, y))$ il est donc facile de calculer $S(y)$.

11.2. Éviter le rejeu. — Il existe une amélioration du protocole qui évite le rejeu du document signé. Si ce document signé représente une monnaie numérique par exemple il est très important qu'il ne puisse pas être représenté plusieurs fois. Nous détaillerons pas cette amélioration qu'on peut trouver par exemple dans [7, p. 168-170]

12. Les preuves à divulgation nulle

Dans les preuves à divulgation nulle, un *prouveur* tente de convaincre un *vérificateur* qu'il connaît un certain secret. Mais il doit le faire sans fournir d'information qui pourrait permettre au vérificateur de calculer en pratique (par un algorithme non déterministe polynomial par exemple) des informations qu'il n'aurait pas pu calculer sans les communications du prouveur.

Du point de vue de la terminologie, on parlera de prouveur (resp. de vérificateur) honnête lorsque celui-ci suivra à la lettre le protocole défini. Un *tricheur* est un prouveur ou un vérificateur qui ne suivent pas le protocole imposé. En particulier un prouveur tricheur cherchera à faire croire au vérificateur qu'il connaît un secret dont il ne dispose pas.

Voici par exemple l'identification de Fiat-Shamir et l'identification de Schnorr.

12.1. Identification de Fiat-Shamir. — Cette primitive est basée sur le problème de la résiduosit  quadratique. Soit $n = pq$ un produit de deux nombres premiers distincts grands. Notons Q_n l'ensemble des r sids quadratiques modulo n , qui sont premiers avec n . Le prouveur P dispose d'un secret $s = (s_1, \dots, s_k)$ constitués de k éléments $s_i \in \mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$ premiers avec n . La clé publique est n et $u = (s_1^2, \dots, s_k^2) = (u_1, \dots, u_k)$. L'identification du prouveur P auprès du vérificateur V a lieu de la façon suivante :

- (1) Le prouveur P tire au hasard $r \in (\mathbb{Z}/n\mathbb{Z})^*$ premier avec n . Il calcule $v = r^2 \pmod n$ et l'envoie au vérificateur V .
- (2) Le vérificateur V tire au hasard $e = (e_1, \dots, e_k) \in \{0, 1\}^k$ et l'envoie à P .
- (3) P calcule $w = r \prod_{i=1}^k s_i^{e_i} \pmod n$ et l'envoie à V .

(4) V calcule $w^2 \pmod n$ et accepte la preuve s'il trouve $v \prod_{i=1}^k u_i^{e_i}$.

12.2. Identification de Schnorr. — On met en place un groupe multiplicatif $\mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$ et un sous groupe H d'ordre q où q est un grand nombre premier qui divise $p - 1$. Pour des détails sur la construction du couple (q, p) on peut voir le site <http://www.acrypta.fr> ou le livre [2]. Soit α un générateur de H (on tire au sort $\beta \in \mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$, si $\beta^{(p-1)/q} \neq 1$ alors on pose $\alpha = \beta^{(p-1)/q}$, sinon on retire un β). La clé secrète a du prouveur est tirée au sort dans $\mathbb{Z}/q\mathbb{Z}$. La clé publique est (p, q, α, u) où $u = \alpha^a \pmod p$. Le prouveur P va prouver au vérifieur V qu'il connaît le logarithme discret de u .

- (1) P tire au sort $r \in \mathbb{Z}/q\mathbb{Z}$, calcule $x = \alpha^r \pmod p$ et envoie le résultat à V .
- (2) V tire au sort $z \in \mathbb{Z}/q\mathbb{Z}$ et l'envoie à P .
- (3) P calcule $v = r - az \pmod q$ et l'envoie à V .
- (4) V vérifie que $x = \alpha^v u^z \pmod p$.

12.3. Preuve sans divulgation et signature. — Une preuve interactive, sans divulgation, comme les deux exemples que nous venons de voir peut se modifier en une signature. Les bits qui lors du protocole de preuve étaient envoyés par le vérificateur, sont maintenant générés par le message à signer.

Reprenons les notations du paragraphe 12.2. On fixe donc $h : \{0, 1\}^* \rightarrow \mathbb{Z}/q\mathbb{Z}$ une fonction de hachage cryptographique. Si P veut signer un message m , il hache la concaténation $m||x$, et cette empreinte va jouer le rôle du z du protocole du paragraphe 12.2 :

$$z = h(m||\alpha^r \pmod p).$$

La signature est alors : $(z, v) = (z, r - az \pmod q)$.

La vérification de la signature consiste à tester si la condition suivante est satisfaite :

$$z = h(m||\alpha^v u^z \pmod p).$$

13. Engagement

On est souvent confronté au problème suivant : on veut s'engager sur une valeur (oui ou non par exemple pour un vote), et cacher cette valeur jusqu'à ce que le protocole demande de la démasquer. Là on impose bien sûr que cette valeur n'ait pas pu être modifiée après l'engagement. Nous allons donner deux exemples d'engagement.

13.1. Engagement basé sur la résiduosit  quadratique. — Ici nous allons engager un bit $b = 0$ ou $b = 1$. Soit $n = pq$ le produit de deux nombres premiers distincts grands. Soit Q le sous-groupe des éléments carrés de $\mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$ qui sont premiers avec n . Soit J^+ le sous-groupe des éléments de symbole de Jacobi 1. Soit enfin $N = J^+ \setminus Q$ les éléments non-carrés de J^+ . Voici le protocole entre Alice qui veut engager un bit et le receveur Bob.

- (1) Alice construit p, q, n , tire au sort $v \in N$.
- (2) Alice engage le bit b . Pour cela elle tire au hasard $r \in \mathbb{Z}/n\mathbb{Z}^*$ et pose

$$c = r^2 v^b \pmod n,$$

et envoie n, c et v à Bob.

- (3) Pour révéler l'engagement, Alice envoie p, q, r, b à Bob.
- (4) Bob peut vérifier que : p et q sont premiers, $n = pq$, $r \in \mathbb{Z}/n\mathbb{Z}^*$, $v \notin Q$, $c = r^2 v^b \pmod n$.

On peut remarquer que les contraintes qu'on voudrait sur le système sont bien respectées :

- (1) Le destinataire Bob, tant qu'Alice ne révèle rien, ne peut pas déterminer si $b = 0$ ou si $b = 1$. En effet, sinon il pourrait déterminer si la valeur aléatoire c est un carré ou non contredisant ainsi la difficulté du problème de la r siduosit  quadratique.
- (2) L'expéditrice Alice, ne peut pas modifier la valeur engagée. En effet elle a déjà fourni n, c , donc ne peut plus tricher sur la parité de b qui correspond au fait que b soit un carré ou pas modulo n .

13.2. Engagement basé sur le logarithme discret. — Ici, on va engager un message $x \in \{0, \dots, q-1\}$. Pour cela on utilise un environnement lié au logarithme discret, c'est-à-dire un groupe $\mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$ où p est un grand nombre premier, muni d'un sous-groupe H d'ordre q où q est un nombre premier qui divise $p-1$. Le protocole se déroule de la manière suivante :

- (1) Bob construit p, q, α, v où α et v sont des générateurs du sous-groupe H de $\mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$ (dans ce cas particulier, des éléments de H distincts de 1). Il envoie p, q, α, v à Alice.
- (2) Alice vérifie que p et q sont premiers, que q divise $p-1$, que α et v sont d'ordre q . Pour engager le message $x \in \{0, \dots, q-1\}$, elle tire $r \in \{0, \dots, q-1\}$ au sort et calcule :

$$c = \alpha^r v^m \pmod{p}.$$

Elle envoie c à Bob.

- (3) Pour révéler m , Alice envoie r et m à Bob qui vérifie que $c = \alpha^r v^m \pmod{p}$.

Là encore le lecteur pourra s'assurer que les contraintes voulues sont bien satisfaites.

14. Le chiffrement homomorphique

Soit \mathcal{E} un chiffrement probabiliste. Soit \mathcal{M} l'espace des textes clairs et \mathcal{C} l'espace des chiffrés. On suppose que \mathcal{M} et \mathcal{C} sont des groupes pour des opérations respectives \oplus et \otimes . Nous dirons que le chiffrement \mathcal{E} est homomorphique si étant donnés deux chiffrés $c_1 = \mathcal{E}(m_1, r_1)$ et $c_2 = \mathcal{E}(m_2, r_2)$ obtenus avec des aléas r_1 et r_2 , il existe un aléa r tel que :

$$c_1 \otimes c_2 = \mathcal{E}(m_1 \oplus m_2, r).$$

Dans un tel schéma on peut déchiffrer un \otimes de plusieurs chiffrés, sans déchiffrer chaque chiffré individuellement. Ainsi on évite de tracer qui a chiffré quoi.

Partons du chiffrement d'Elgamal. On dispose donc de p, q, α , avec comme toujours p et q premiers, q divise $p-1$ et α un générateur du sous-groupe G_q d'ordre q . Soit a la clé privée et $\beta = \alpha^a$ la clé publique.

On définira le chiffrement de m comme étant le chiffrement d'Elgamal de α^m .

Un chiffrement de m_1 est un couple $(\alpha^{r_1}, \alpha^{m_1}\beta^{r_1})$. Un chiffrement de m_2 est un couple $(\alpha^{r_2}, \alpha^{m_2}\beta^{r_2})$.

Le couple $(\alpha^{r_1+r_2}, \alpha^{m_1+m_2}\beta^{r_1+r_2})$ est un chiffrement de $m_1+m_2 \pmod q$.

En prenant donc pour loi \oplus la loi $+$ sur les messages et pour loi \otimes le produit composante par composante des chiffrés, on a un chiffrement homomorphique.

Le problème est qu'une fois le message α^m (qui joue le rôle du texte clair pour le chiffrement d'Elgamal), il faudrait savoir récupérer le vrai message clair m . C'est un problème de log discret, mais c'est faisable si m est petit, par recherche exhaustive. En particulier si $m = 0$ ou 1 , c'est très simple.

15. Le partage de secret

Le partage de secret, est une technique importante en cryptographie, qui permet de partager secret entre n participants et de ne permettre la reconstitution de ce secret que si t participants au moins se mettent d'accord pour reconstituer le secret. C'est le cas par exemple d'une clé privée partagée entre n autorités, et où déchiffrer un message chiffrée avec la clé publique correspondante demande la participation d'au moins t des autorités.

15.1. Partage à seuil de Shamir. — Ce système de partage est basé sur l'interpolation de Lagrange. On va supposer l'existence d'un centre de confiance C qui met en place le système et distribue les n morceaux du partage aux n autorités. Voici comment se passe le partage du secret s .

On suppose donc qu'on a n autorités A_i à qui il faut partager un secret s , et que la coopération d'au moins t d'entre elles permettent de reconstituer ce secret. Par ailleurs on dispose du centre de confiance C qui va faire le partage.

(1) Le centre C choisit un nombre premier $p > \max(n, s)$ et pose $a_0 = s$.

(2) C tire au hasard et indépendamment des nombres a_1, \dots, a_{t-1} appartenant à $\{0, 1, \dots, p-1\}$, obtenant ainsi un polynôme

$$P(X) = a_0 + a_1 X + \dots + a_{t-1} X^{t-1}.$$

(3) C tire au sort n points distincts $x_i \in \{1, \dots, p-1\}$ et calcule le secret partiel $s_i = P(x_i)$. Il communique secrètement (x_i, s_i) à l'autorité A_i .

Toute collaboration d'au moins t autorités permet de reconstituer par interpolation de Lagrange le polynôme $P(X)$, puis de calculer $s = P(0)$. Si au plus $t-1$ secrets partiels sont connus, alors tout élément de $\{0, 1, \dots, p-1\}$ a une égale probabilité d'être le secret s .

15.2. Variante éliminant le centre de confiance - Protocole de Pedersen.

— Le protocole précédent a besoin d'un centre de confiance, on peut s'en passer de la manière suivante. Tout d'abord on se place dans un environnement classique pour le logarithme discret, c'est-à-dire qu'on construit (p, q, α) où p et q sont des nombres premiers, q divise $p-1$ et α est un générateur du sous-groupe G_q d'ordre q de $\mathbb{Z}/p\mathbb{Z}^*$. L'établissement de ces données est fait une fois pour toute et les autorités se mettent d'accord sur ces valeurs. Nous aurons aussi besoin d'un engagement, nous prendrons l'engagement décrit au 13.2, en utilisant les données sur lesquelles toutes les autorités se sont accordées complétées par un autre générateur v de G_q . Nous noterons $C(x, r)$ l'engagement du message x utilisant le tirage au sort r .

(1) Chaque autorité A_i tire au sort $x_i \in G_q$ et calcule $h_i = \alpha^{x_i}$. A_i tire aussi au sort un r_i et calcule :

$$c_i = C(h_i, r_i) = \alpha^{r_i} v^{h_i}.$$

Cette valeur est transmise à toutes les autorités.

(2) Chaque P_i ouvre c_i .

(3) La clé publique est :

$$h = \prod_{i=1}^n h_i.$$

La clé secrète est $x = \sum_{i=1}^n x_i$ et n'est connue d'aucun participant à moins de se mettre tous ensemble.

Le tout est maintenant de savoir comment faire en sorte de pouvoir récupérer tous les x_i dont on a besoin pour déterminer le secret x , alors que seulement t autorités sont disponibles pour reconstituer le secret.

L'idée du protocole qu'on peut trouver en détail dans [5] est que chacun des x_i peut être partagée par l'autorité A_i , qui joue alors pour le secret x_i le rôle de centre de confiance, entre toutes les autres autorités, grâce au protocole de base de Shamir décrit dans le paragraphe 15.1. Dans ce cas, si t autorités collaborent, elles peuvent récupérer tous les secrets x_i et reconstituer x .

16. Le mix net

Le mix net, est une méthode concurrente du chiffrement homomorphique, et qui permet de ne pas pouvoir tracer qui a chiffré quoi.

Cette technique repose sur un chiffrement aléatoire qui permette de calculer sans repasser par le texte clair, une nouvelle forme aléatoire du chiffré du même texte clair (*re-randomization*). Le chiffrement d'Elgamal permet cette opération.

Plaçons nous dans un environnement de chiffrement d'Elgamal (p, q, α) avec une clé privée a et une clé publique $h = \alpha^a$. Rappelons que p et q sont deux nombres premiers tels que q divise $p - 1$ et α un générateur du groupe G_q d'ordre q .

Le chiffré d'un message m est un couple (u, v) où, r étant un élément tiré au sort,

$$u = \alpha^r,$$

$$v = m \beta^r.$$

On constate dans ces conditions que (u', v') où :

$$u' = u \alpha^t,$$

$$v' = v \beta^t,$$

est un autre chiffré aléatoire du même texte clair, avec la même clé publique. De ce fait, on ne reconnaît plus le chiffré initial, et l'intervenant intermédiaire a pu réaliser ce nouvelle forme aléatoire sans connaître le texte clair.

PARTIE III

ANNEXES

17. Techniques d'enrobage

17.1. Présentation. — Les diverses données qu'on est amené à manipuler sont en général des suites d'octets : clés publiques, clés privées clés secrètes etc. Ces suites d'octets, afin de pouvoir être communiquées, sont parfois transformées en caractères imprimables et entourées d'un en-tête et d'une fin.

17.2. L'encodage Base64. — Afin de transformer une suite d'octets en une suite de caractères imprimables et représentables en ASCII non étendu, on transforme 3 octets (24 bits) en 4 tranches de 6 bits. Une tranche de 6 bits représente un nombre Val vérifiant :

$$0 \leq Val < 64.$$

À chaque valeur Val on fait correspondre un symbole $Symb$ suivant la table 1.

Comme le texte d'entrée n'a pas forcément un multiple de 3 octets, la fin du texte de sortie doit être précisée.

- (1) Si le texte d'entrée a $3k$ octets, tout se passe bien on les regroupe en exactement $4k$ blocs de 6 bits qui sont traduits en $4k$ symboles suivant la table 1.
- (2) Si le texte d'entrée a $3k + 1$ octets, alors on rajoute 4 bits nuls à la suite des 2 bits restés seuls après regroupement par paquets de 6 bits. Les 6 bits ainsi obtenus sont transformés en 1 symbole suivant la table 1, symbole qui bien sûr est mis dans le texte de sortie, et de plus, on rajoute à la fin du texte de sortie 2 signes =.
- (3) Si le texte d'entrée a $3k + 2$ octets, alors on rajoute 2 bits nuls à la suite des 4 bits restés seuls après regroupement par paquets de 6 bits. Les 6 bits ainsi obtenus sont transformés en 1 symbole suivant la table 1, symbole qui bien sûr est mis dans le texte de sortie, et de plus, on rajoute à la fin du texte de sortie 1 signe =.

Val	Symb	val	Symb	Val	Symb	Val	Symb
0	A	16	Q	32	g	48	w
1	B	17	R	33	h	49	x
2	C	18	S	34	i	50	y
3	D	19	T	35	j	51	z
4	E	20	U	36	k	52	0
5	F	21	V	37	l	53	1
6	G	22	W	38	m	54	2
7	H	23	X	39	n	55	3
8	I	24	Y	40	o	56	4
9	J	25	Z	41	p	57	5
10	K	26	a	42	q	58	6
11	L	27	b	43	r	59	7
12	M	28	c	44	s	60	8
13	N	29	d	45	t	61	9
14	O	30	e	46	u	62	+
15	P	31	f	47	v	63	/

TABLE 1. Table de conversion

Remarque : le nombre de symboles du texte de sortie, y compris les éventuels signes =, est un multiple de 4.

17.3. Le contrôle CRC-24. — Nous expliquons ici comment on calcule à partir de données binaires (par exemple le fichier binaire d'une clé publique) un code de contrôle (ici le CRC-24). Les données pour lesquelles on veut calculer un code de contrôle CRC (Cyclic Redondancy Code) sont considérées comme une suite d'octets :

$$V_0, V_1, \dots, V_{s-1}.$$

L'octet V_i est lui même constitué de 8 bits suivant le format :

$$V_i = b_7^{(i)} b_6^{(i)} b_5^{(i)} b_4^{(i)} b_3^{(i)} b_2^{(i)} b_1^{(i)} b_0^{(i)}.$$

La concaténation :

$$M = V_0 || V_1 || \dots || V_{s-1}$$

des octets de cette suite nous fournit une suite de $n = 8s$ bits :

$$\begin{aligned} M = & b_7^{(0)} b_6^{(0)} b_5^{(0)} b_4^{(0)} b_3^{(0)} b_2^{(0)} b_1^{(0)} b_0^{(0)} \dots \\ & \dots b_7^{(i)} b_6^{(i)} b_5^{(i)} b_4^{(i)} b_3^{(i)} b_2^{(i)} b_1^{(i)} b_0^{(i)} \dots \\ & \dots b_7^{(n-1)} b_6^{(n-1)} b_5^{(n-1)} b_4^{(n-1)} b_3^{(n-1)} b_2^{(n-1)} b_1^{(n-1)} b_0^{(n-1)}. \end{aligned}$$

Afin de simplifier un peu les notations, notons :

$$M = m_{n-1} m_{n-2} \dots m_0$$

cette suite de bits. Ainsi :

$$m_{n-1} = b_7^{(0)},$$

$$m_{n-2} = b_6^{(0)},$$

et plus généralement :

$$m_i = b_{i \bmod 8}^{(s - \lceil \frac{i}{8} \rceil)},$$

où $\lceil \frac{i}{8} \rceil$ désigne le plus petit entier $> i/8$ et $i \bmod 8$ le reste de la division de i par 8.

On considère alors que M (qui est une suite de n bits) peut en fait représenter le polynôme $M(x)$ de degré $n - 1$ à coefficient dans le corps à deux éléments $\{0, 1\}$, dont les coefficients sont les bits m_i :

$$M(x) = m_{n-1}x^{n-1} + m_{n-2}x^{n-2} + \dots + m_i x^i + \dots + m_1 x + m_0.$$

On fixe deux polynômes, le polynôme générateur :

$$G(x) = x^{24} + x^{23} + x^{18} + x^{17} + x^{14} + x^{11} + x^{10} + x^7 + x^6 + x^5 + x^4 + x^3 + x + 1,$$

et le polynôme initial :

$$I(x) = x^{23} + x^{21} + x^{20} + x^{18} + x^{17} + x^{16} + x^{10} + x^7 + x^6 + x^3 + x^2 + x.$$

Si on écrit les coefficients sous forme de suites de bits on obtient :

$$G = 1100001100100110011111011,$$

$$I = 101101110000010011001110,$$

ou encore en hexadécimal :

$$G = 0x1864cfb,$$

$$I = 0xb704ce.$$

Le calcul du crc de la donnée M se fait alors de la façon suivant :

(1) on calcule :

$$A(x) = x^{24} M(x) + x^n I(x),$$

(2) on fait la division de $A(x)$ par $G(x)$, le reste est un polynôme $R(x)$ de degré au plus 23. Les 24 bits correspondants aux coefficients de ce polynôme constituent le *crc*. On a donc 3 octets de *crc*.

Remarque : Les deux polynômes $x^{24} M(x)$ et $x^n I(x)$ ont le même degré. La somme des deux polynômes correspond à un ou exclusif bit à bit sur les deux suites binaires représentant leurs coefficients.

Voici un programme qui calcule le CRC-24. Il utilise la procédure *crc_octets* qui est exactement celle donnée dans la note *RFC 2440*.

```
#include <stdlib.h>
#include <math.h>

/*****/

#define CRC24_INIT 0xb704ceL
#define CRC24_POLY 0x1864cfbL
typedef long crc24;

crc24 crc_octets(unsigned char *octets, size_t len)
{
    crc24 crc=CRC24_INIT;
    int i;
    while (len--)
    {
        crc ^= (*octets++) <<16;
        for (i=0;i<8;i++)
        {
            crc <<= 1;
            if (crc & 0x1000000)
                crc ^= CRC24_POLY;
        }
    }
}
```

```

    return crc & 0xffffffffL;
}

void main()
{
    char *suite;
    size_t len=2;
    suite=(char *) malloc(len*sizeof(char));
    suite[0]=(char) 0xA5;
    suite[1]=(char) 0xca;
    crc24 crc=crc_octets((char *) suite,len);
    printf("%lx\n",crc);
}

```

17.4. Synthèse : la transformation Radix-64. — La transformation Radix-64 consiste en deux opérations. D'une part le calcul du crc. D'autre part l'utilisation de base64. Voici un exemple de clé publique (révoquée) sous forme d'armure ascii :

```

-----BEGIN PGP PUBLIC KEY BLOCK-----
Version: GnuPG v1.4.5 (GNU/Linux)

mIsEQ6TTOAEEANPVWUZar2lwmus7ziNqpX4CKcXFDqM2v+3406RlIdgeiJdp8jgU
yTXssymZnaCidgWVw7OZ+G7b+/EBhSD7J1wFXaYdbY9M44PQr5S+45oCMiylanVA
1VH4KPy4LKzaZfx4HCBHS2YuRxXwkEmQ7jmiYu6Nb0Z90GGHwm9IlfdbAAYPiLIE
IAECABwFAk0k068VHQbjb3BpZSBkZSBzYXV2ZWdhcmR1AAoJEAHVEZ00CNHdGwME
AMCblyI4g1ogsHGm3xQtflqDOUqSQtVmy1auWU12uWdE7KNM0iofTCK+CjpcJPn
k3meQWSbpX6LCqFaviPV9dw9umjqI0qyLZ1YPuufGGdFDjtVSaq4k66VqZEdfc6B
xRUj7ya7xa096Txs+lsbleRiGadCDep0xrL2Q+mNZ6C+td9Sb2JlcnQgUm9sbGFu
ZCAoYWRyZXNzZSBwZXJzb25uZWxsZSkgPFJvYmVydC5Sb2xsYW5kMTNAZnJlZS5m
cj6IswQTAQIAHQUCQ6TTOAYLCQgHAwIEFQIIAwQWAgMBAh4BAheAAAoJEAHVEZ00
CNHdqe4D/RMx6QLQ9oL3+e0+efPNpUR20uZKVUMB07uvHRtLhUzvHR30PIRwkMz1
dx1hZx2SZV7ZzIEjR+uj0zyt5hheEzv5J5ShY/hZA+xJkNB8rIzqw6XctAff6RF
A5AomlNodAd5KTfUUBuQd8Guq8y1cKqTZiT7z1rre04BszzvIdMcp
=TJ6m
-----END PGP PUBLIC KEY BLOCK-----

```

On voit donc l'en-tête :

```
-----BEGIN PGP PUBLIC KEY BLOCK-----
```

Version: GnuPG v1.4.5 (GNU/Linux)

Puis la clé sous forme base64 (c'est ce qu'on obtient en transformant le fichier binaire de la clé publique par base64) :

```
mIsEQ6TTOAEEANPVWUZar2lwmus7ziNqpX4CKcXFDqM2v+3406R1IdgeiJdp8jgU
yTXssymZnaCidgWVw70Z+G7b+/EBhSD7J1wFXaYdbY9M44PQr5S+45oCMiylanVA
1VH4KPy4LKzaZfx4HCBHS2YuRxXwkEmQ7jmiYu6Nb0Z90GGHwm9I1fdbAAYPiLIE
IAECABwFAk0k068VHQBjb3BpZSBkZSBzYXV2ZWdhcmR1AAoJEAHVEZ00CNHdgwME
AMCblyI4g1ogsHGm3xQtflqDOUqSQtVmy1auWU12uWde7KNM0iofTCK+CjpcJPn
k3meQWSbpX6LCqFaviPV9dw9umjqI0qyLZ1YPuufGGdFDjtVSaq4k66VqZEdfc6B
xRUj7ya7xa096Txs+lsbleRiGadCDep0xrL2Q+mNZ6C+tD9Sb2J1cnQgUm9sbGFu
ZCAoYWRyZXNzZSBwZXJzb25uZWxsZSkqPFJvYmVydC5Sb2xsYW5kMTNAZnJlZS5m
cj6IswQTAQIAHQUCQ6TTOAYLCQgHAwIEFQIIAwQWAgMBAh4BAheAAAoJEAHVEZ00
CNHdqe4D/RMx6QLQ9oL3+e0+efPNpUR20uZKVUMB07uvHRtLhUzvHR30PIRwkMz1
dx1hZx2SZVk7ZzIEjR+uj0zyt5hheEzv5J5ShY/hZA+xJkNB8rIzqw6XctAff6RF
A5AomlNodAd5KTfUUBuQd8Guq8y1cKqTZiT7z1rre04BszvIdMcp
```

On rajoute une nouvelle ligne commençant par le signe ' = ' suivi des 4 caractères formant le base64 du CRC-24 du fichier binaire de la clé publique :

=TJ6m

Et enfin la fin :

-----END PGP PUBLIC KEY BLOCK-----

18. Résistance et taille des systèmes

Nous avons vu que dans un protocole, diverses techniques cryptographiques, et donc diverses primitives cryptographiques sont employées simultanément. Comme dans tout assemblage il ne doit pas y avoir de maillon faible. Il faut donc employer des primitives dont les *résistances* sont sensiblement les mêmes. Nous sommes donc amenés à comparer, du point de vue de la résistance aux attaques, des circuits aux fonctionnalités diverses, et dont les technologies sont dissemblables. Pour cela on considère pour chaque type de primitive cryptographique les temps d'exécution des meilleures attaques connues. Ainsi pour des circuits de chiffrement par bloc bien construits, les meilleures attaques connues ne font guère mieux que l'attaque brutale, c'est-à-dire l'essai de toutes les

clés possibles. Par exemple si un circuit de chiffrement par bloc a une clé de 128 bits, l'attaque brutale coûte 2^{128} essais, et on dira que sa résistance est de 128. L'attaque sur les fonctions de hachage la plus puissante est l'attaque dite des anniversaires. Si la taille du haché a 256 bits l'attaque des anniversaires coûte en moyenne 2^{128} essais. On dira qu'un tel circuit a aussi pour résistance 128. En ce qui concerne les primitives de cryptographie à clé publique, basés sur des problèmes arithmétiques, on se réfère aussi aux meilleures attaques connues pour jauger leur degré de résistance. Bien entendu, tout progrès notable sur la complexité des algorithmes de factorisation d'entiers, de recherche du logarithme discret sur tel ou tel groupe, aurait des répercussions sur les tables de correspondance des résistances des diverses primitives.

Dans la table suivante, on suppose que le composant particulier qu'on étudie n'est pas « cassé », c'est-à-dire qu'on ne peut pas porter une attaque particulière sur lui, notablement plus efficace que la meilleure attaque générale connue. En ce sens cassé ne veut donc pas dire qu'on peut en pratique surmonter sa protection, mais qu'il n'a pas (ou plus) en terme de résistance, la globalité de la résistance qu'on pourrait attendre d'un circuit de ce type. Par exemple *SHA1* dont les hachés sont des blocs de 160 bits, devrait avoir une résistance de l'ordre de 80. Or il existe une attaque particulière qui réussit en 2^{69} essais. Ce n'est plus la résistance attendu, même si 2^{69} essais reste à peu près hors de portée pour des applications commerciales.

Système	Meilleure attaque	taille 1	taille 2	taille 3	taille 4
block	brutale	80 bits	112 bits	128 bits	256 bits
RSA	factorisation	1024 bits	2048 bits	4096 bits	trop (15000 ?)
hachage	anniversaire	160 bits	224 bits	256 bits	512 bits
EC	EC log discret	160 bits	200 bits	256 bits	400 bits

19. Les organismes de standardisation

Les questions de normalisation et de standardisation sont centrales dans tout problème d'informatique, d'informatique communicante et donc de cryptographie. Rappelons que les standards se définissent *de facto* et que les normes sont définies *de jure* par un organisme normalisateur comme :

- l' ISO (International Standards Organization);
- l' ITU (International Telecommunication Union);
- l' ANSI (American National Standards Institute);
- l' ECMA (European Computer Manufacturers Association);
- l' IEEE (Institute of Electrical and Electronics Engineers);
- le NIST (National Institute of Standards and Technology);
- ou l' AFNOR (Association Française pour la NORmalisation).

Dans le cas de l'internet, les standards sont appelés des RFC (Request For Comments). Il peut s'agir de définitions de protocoles, de projets, de comptes-rendus de réunions, de spécifications de standards, etc. Les RFC sont des documents publics, accessibles par exemple sur <http://www.rfc-editor.org>. Il en existe deux sous-catégories notables, les STD et les FYI : les STD sont les standards officiels et les FYI sont les documents d'apprentissage (For Your Information). Les « drafts » sont les documents des groupes de travail, généralement mis à la disposition de tous et sur lesquels chacun peut émettre des remarques et suggestions.

Dans le cas du web, un organisme normalisateur *ad hoc* a été créé. C'est le W3C (Word Wide web Consortium). Il spécifie notamment le standard HyperText Markup Language (<http://www.w3.org>).

Un certain nombre de protocoles cryptographiques font l'objet d'une ou plusieurs RFC. Dans le cas de la cryptographie les principaux organismes normalisateurs sont le NIST, qui publie des FIPS (Federal Information Processing Standard), l'ISO et l'ANSI. Certaines entreprises, comme par exemple RSA, diffusent aussi des standards de fait.

En matière de sécurité des systèmes d'information, il faut citer :

- la norme ISO 17799;
- la norme ISO 15408, dite « Critères Communs »(CC), qui permet d'attribuer les niveaux de certification EAL (Evaluation Assurance Level) et ITSEC (Information Technology Security Evaluation Criteria);
- le « guide d'élaboration de politiques de sécurité des systèmes d'information » publié en France par la DCSSI (Direction Centrale de la Sécurité des Systèmes d'Information);
- les critères ITSEC.

Les équipements intégrant des fonctions cryptographiques (modules logiciels, boîtiers chiffants, matériels réseau, etc.) peuvent faire l'objet d'un agrément par des organismes tels que la DCSSI ou le NIST (normes FIPS 140-1 et 140-2).

Références

- [1] Ainigmatias Cruptos, *Les conversions classiques entre types de données*, fichecrypto_109, ACrypTA, <http://www.acrypta.fr>
- [2] P. Barthélemy, R. Rolland, P. Véron, *Cryptographie, principes et mises en œuvre*, Hermes-Lavoisier, 2005
- [3] DCSSI, *Mécanismes cryptographiques - Règles et recommandations concernant le choix et le dimensionnement des mécanismes cryptographiques de niveau de robustesse standard, version 1.10*, sur le site de la DCSSI, 19 Décembre 2006
- [4] H. Delfs, H. Knebl, *Introduction to cryptography*, Springer-Verlag, 1998
- [5] T. Pedersen, *A threshold cryptosystem without a trusted party*, Euro-crypt'91, LNCS vol. 547, p. 522-526, Springer-Verlag, 1991
- [6] R. Rolland, *Sécurité des générateurs pseudo-aléatoires*, sur le site <http://www.acrypta.fr>, 2008
- [7] G. Zémor, *Cours de cryptographie*, Cassini, 2000

19 mars 2008

R. ROLLAND, Institut de Mathématiques de Luminy, Campus de Luminy, Case 907, 13288 MARSEILLE Cedex 9
Ainsi que : Association ACrypTA • *E-mail* : robert.rolland@acrypta.fr
Url : <http://www.acrypta.fr/~rolland>